

ANDRÉ VAUCHEZ

INTRODUCTION

On pourrait s'interroger sur les raisons qui ont poussé l'École française de Rome, dont l'étude de l'histoire de l'art n'est pas la vocation principale – même si elle a compté parmi ses membres d'éminents spécialistes de cette discipline –, à prendre l'initiative d'organiser, en 2002, une rencontre scientifique autour de la figure d'Émile Mâle (1862-1954). En vérité, il conviendrait plutôt de renverser la question et de se demander comment il se fait qu'un personnage de cette importance, puisqu'il fut un des fondateurs de l'iconographie historique, n'ait jamais été l'objet d'une commémoration solennelle et que son œuvre n'ait pas encore suscité une réflexion approfondie de la part des historiens de l'art. Sans prétendre nous substituer à ces derniers, il nous a semblé que l'École française de Rome se devait de commencer à faire quelque chose en ce sens, à l'approche du cinquantième anniversaire de son décès, à la fois pour rendre hommage à un de ses plus brillants directeurs (1923-1937) et pour éclairer une période de sa propre histoire qui est paradoxalement une des moins étudiées. En effet, alors que les colloques et les thèses consacrées à son prédécesseur, Monseigneur Louis Duchesne, ont été nombreux et que l'époque de son successeur, Jérôme Carcopino (1937-1940), est bien connue grâce aux *Mémoires* de ce dernier et aux travaux qui lui ont été consacrés, le long règne farnésien d'Émile Mâle a laissé peu de traces tant dans les archives – qui sont peu abondantes pour cette période, à Rome comme à Paris – que dans les travaux universitaires, si bien qu'il s'agit au total, en dépit de sa relative proximité dans le temps, d'une période mal documentée dans l'histoire de l'École. Aussi nous a-t-il semblé opportun de consacrer à cet homme exceptionnel et à son temps une Table ronde dont le présent volume contient les actes.

Cette rencontre a été organisée en commun par la section médiévale et la section d'histoire moderne et contemporaine de l'École. Je tiens donc à remercier pour l'aide qu'ils m'ont apportée dans son organisation leurs directeurs des études respectifs, François Bougard et Brigitte Marin ainsi que mon assistante, Nathalie Mencotti, qui s'est investie avec son efficacité habituelle dans sa préparation et son déroulement. Mais je tiens surtout à exprimer ma gratitude envers Pierre Yves Le Pogam, membre de la section médiévale en

2002-2003, et Daniel Russo, ancien membre et professeur d'histoire de l'art médiéval à l'Université de Dijon, pour leur précieux concours : c'est grâce à leurs suggestions et à leur collaboration qu'un riche programme a pu être mis sur pied et que la rencontre d'où procède le présent volume a connu un succès certain. Mademoiselle Gilberte Mâle a suivi les diverses étapes de la préparation du colloque avec une vigilante attention et si, malheureusement, elle n'a pas pu, comme nous l'aurions vivement souhaité, être avec nous lors de la rencontre, le beau témoignage qu'elle nous a livré sur son père et sur sa propre jeunesse romaine dans l'entre-deux-guerres lui assure une indispensable présence dans ce volume.

Pour éviter tout malentendu, il convient de préciser les objectifs, très concrets et modestes, que nous avons assignés à cette rencontre scientifique; il ne s'agissait pas en effet pour nous d'entreprendre une réflexion systématique sur l'ensemble de l'œuvre d'Émile Mâle – ce que les historiens de l'art devront faire un jour que l'on espère prochain – mais plutôt d'éclairer la genèse de son œuvre à travers l'étude des années de formation, qui furent décisives pour ses orientations ultérieures, et de mettre l'accent sur la période de la maturité qui coïncide approximativement avec son séjour romain et sa direction de l'École qui sont, nous l'avons vu, relativement mal connus. Enfin, nous avons tenté d'esquisser une réflexion, qui pourra sans doute se développer ultérieurement dans un autre cadre, sur l'importance d'Émile Mâle en tant que fondateur de l'iconographie historique en soulignant, conformément à la vocation de l'École, le rôle et l'influence de l'Italie dans la genèse et le développement de son œuvre. Cela nous a logiquement amenés à mettre l'accent sur deux de ses ouvrages spécifiquement romains, *Rome et ses vieilles églises*, paru à Paris en 1942 mais fruit de son séjour au palais Farnèse, et *l'Art religieux après le concile de Trente*. Ce livre conçu et rédigé à Rome et publié en 1932, a été en effet un ouvrage pionnier et précurseur, à une époque où, en France, il était de bon ton de mépriser ou ignorer cette forme d'art et où, à Rome, on avait entrepris de débarrasser nombre d'églises médiévales – comme Sainte-Sabine – de leur décor baroque pour les rendre à leur splendeur romane ou paléochrétienne.

Mais je voudrais surtout profiter de cette entrée en matière pour rappeler certaines données biographiques et historiques relatives à Émile Mâle, que tout le monde n'a pas forcément présentes à l'esprit. Né en 1862 à Commeny, cité minière dont il n'hésitait pas à dire lui-même qu'elle était «la ville la plus laide de France», il doit beaucoup à ses promenades d'enfance et de jeunesse dans le Bourbonnais, riche en belles églises rurales romanes et gothiques et proche de l'Auvergne. Émile Mâle est l'exemple typique d'une promotion sociale par l'école, si caractéristique de la III^e République,

surtout avant 1914. Son grand-père était un paysan, son père un technicien qui devint un modeste ingénieur des mines de charbon. Il s'était fixé comme but que, s'il avait un fils, il en ferait un professeur et la suite des événements répondit pleinement à ses souhaits : après d'excellentes études secondaires à Saint-Étienne, le jeune Émile fut admis en khâgne à Louis-le-Grand, puis à l'École normale supérieure en 1883, en même temps que Lucien Herr, Stéphane Gsell et Joseph Bédier, le spécialiste de la littérature française médiévale, qui devint un de ses amis les plus proches. Après son succès à l'agrégation des Lettres où il fut reçu premier, le directeur de l'École, Georges Perrot, lui proposa de s'orienter vers l'École d'Athènes qui constituait alors la voie royale pour les Normaliens les plus brillants. Mais, à la grande déception de ce dernier, Mâle déclara qu'il préférerait se consacrer à l'étude de Dante et du Moyen Âge. Il obtint ensuite un poste dans le secondaire et enseigna dans divers lycées, tout en rédigeant sa thèse sur *l'Art religieux du XII^e siècle en France*, qu'il soutient à Paris en 1898, ainsi qu'une thèse complémentaire en latin sur les *Sibylles dans l'art de la Renaissance*. Finalement, il fut élu professeur à la Sorbonne en 1906 sur une chaire nouvelle intitulée « Histoire de l'art chrétien du Moyen Âge ». Membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1918, il fut nommé en 1923 – contre son gré et bien qu'il ne fût pas ancien membre – directeur de l'École française de Rome à la tête de laquelle il demeura jusqu'en 1937. Il y acheva sa « tétralogie » (*L'art religieux du XIII^e siècle en France* (1898); *L'art religieux de la fin du Moyen Âge en France* (1908); *L'art religieux du XII^e siècle en France* (1922), en publiant en 1932 *L'art religieux après le concile de Trente* et fut élu en 1927 à l'Académie française. Après son retour en France, il devient administrateur du domaine de Chaalis, rédigea, outre *Rome et ses vieilles églises* (1942), un livre sur *La fin du paganisme en Gaule et les plus anciennes basiliques chrétiennes* (1950) et un ouvrage, paru après sa mort, sur *Les saints compagnons du Christ dans l'art médiéval* (1957). Il mourut le 6 octobre 1954, à Paris.

Personnage officiel et solennel, Émile Mâle ne perdit pourtant jamais de vue ses origines populaires et provinciales. Son attachement à la région d'où sa famille était issue s'est manifesté dans de nombreux textes, et l'on sait qu'il n'aimait rien tant que de parcourir la France en bicyclette pour avoir un contact direct avec les monuments qui l'intéressaient. Mais on peut aller plus loin dans la définition du personnage en disant qu'il fut à la fois républicain et chrétien, association moins rare à l'époque qu'on ne l'a longtemps imaginé. Très patriote, comme la plupart des intellectuels de sa génération, il fut aussi dreyfusard, sous l'influence de Lucien Herr et antifasciste pendant son séjour en Italie. Chrétien sans ostentation, il avait subi l'influence du Père Gratry, ancien aumônier de la rue

d'Ulm, et du philosophe Ollé-Laprune dont il fut un temps le collaborateur. Mais, en fait, les seuls engagements qu'on lui connaisse furent d'ordre intellectuel et culturel. Dans sa jeunesse, il avait été très marqué par la défaite de 1870 et il vécut ensuite, à la rue d'Ulm et dans l'université, ce qu'on a appelé à juste titre «la crise allemande de la pensée française», qui conduisit tant de savants de ces générations à vouloir égaler l'Allemagne sur le plan scientifique – que l'on pense ici aux relations entre Duchesne et Mommsen! – et à jeter les bases d'une histoire nationale, comme Vidal de la Blache le faisait dans le domaine de la géographie.

Mais son goût pour le Moyen Âge, qui le conduisit très jeune à choisir une voie qui ne jouissait alors d'aucune considération dans les milieux universitaires, Mâle le devait à l'Italie. Il s'en est expliqué lui-même dans un très beau texte paru en 1950 et intitulé «Vocation italienne» :

«L'art italien, écrit-il, est une des beautés du monde et nous fait pénétrer dans une contrée spirituelle où tout est harmonie. Je l'ai profondément senti lorsqu'à vingt ans je découvris l'Italie. La Grèce avait été ma première passion; en Italie, il me semble découvrir une autre Grèce. J'allais de ville en ville, partout émerveillé, mais c'est à Florence que j'eus la révélation du Moyen Âge; ce fut près de Santa Maria Novella, dans la chapelle des Espagnols, devant les fresques d'Andrea da Firenze. C'est là que je pris la résolution de consacrer ma vie à l'histoire de l'art... La destinée devait m'amener à entreprendre pour l'Italie ce que j'avais fait pour la France : retrouver la clé perdue des symboles».

Pour cela, il partit à la découverte des penseurs médiévaux, alors très négligés et même méprisés par l'intelligentsia, dans les textes desquels il pensait trouver l'origine de la plupart des images dont il fut l'un des premiers à comprendre qu'elles n'avaient généralement pas une origine populaire – contrairement à ce qu'on croyait depuis Victor Hugo et Michelet – mais savante et cléricale et qu'il fallait, pour en pénétrer le sens, les mettre en relations avec leurs sources théologiques et littéraires. Ce faisant Émile Mâle eut un double mérite; le premier fut de faire entrer l'art médiéval et, plus largement, l'art religieux chrétien dans la culture universitaire française, comme le firent à la même époque et pour d'autres domaines de la pensée médiévale, Jacques Maritain et Étienne Gilson; le second, qui n'est pas mince, est d'avoir donné à l'étude de l'iconographie une orientation historique qui devait contribuer à faire d'elle une science à part entière. La méthode d'Émile Mâle rompt en effet avec l'approche purement esthétique et stylistique de l'œuvre d'art qui prévalait de son temps et est fondée sur la certitude qu'au-delà des apparences visibles, celle-ci a été conçue pour manifester une pensée dont seule l'analyse iconographique peut nous donner la clé. Loin de

se cantonner dans l'identification et la description des personnages, des récits ou des mythes figurés, elle cherche en effet à déchiffrer des représentations qui se voulaient didactiques mais qui, au cours des temps, étaient devenues des énigmes. À travers l'étude des formes et des symboles, cette démarche historique lui a permis de remonter au sens contenu dans les images et qu'elles donnent à lire, et jusqu'à l'âme des hommes du Moyen Âge dont elles expriment les aspirations et les pensées les plus profondes. Il l'a fait dans un langage à la fois rigoureux et proche de la poésie, en s'efforçant, selon sa propre expression, d'«aller toujours à la rencontre de l'esprit».

André VAUCHEZ